

REGARDEZ-MOI !

Catherine Chabert

P.U.F. | *Revue française de psychanalyse*

**2003/3 - Vol. 67
pages 911 à 923**

ISSN 0035-2942

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2003-3-page-911.htm>

Pour citer cet article :

Chabert Catherine, « Regardez-moi ! »,
Revue française de psychanalyse, 2003/3 Vol. 67, p. 911-923. DOI : 10.3917/rfp.673.0911

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Regardez-moi !

Catherine CHABERT

Elle a 30 ans et sa vie terne et morose ressemble à une longue plaine sans horizon. La mort de sa mère, quelques mois plus tôt, ne l'a pas libérée d'une enfance feutrée, sage, bornée d'un côté par une surprotection apeurée contre le monde et de l'autre par une immense solitude : sa langue infantile n'a jamais été entendue ou comprise par ses parents, trop occupés d'eux-mêmes et de leur couple pour pouvoir se pencher vers elle.

L'écriture est son seul espoir. Elle s'y livre avec passion et l'attente la berce : un jour, elle sera publiée, lue, reconnue. Sa tension et son excitation lui font anticiper une jouissance extrême grâce à la foule de partenaires anonymes qui l'accueilleront enfin et lui accorderont la place qu'elle n'a jamais obtenue. « Écrire est le moyen de me faire entendre. De rappeler aux autres que je suis là. Et quand j'ai disposé mes personnages, pillé mes réserves d'images, et que j'ai dépouillé les uns et les autres de toute la tristesse que je peux ressentir, alors il m'est possible de brancher le courant qui me permet, quand je m'y mets, d'écrire si facilement et de faire rire les gens. (...) Si j'étais davantage aidée par mon aspect extérieur et ma manière d'être, je communiquerais le message personnellement. Je dirais : "Et moi ?... Et moi ?" »¹

Un jour, le décor change, comme au hasard d'une rencontre. Frances est adoptée par un jeune couple, brillant et joyeux, sans inhibition ni contraintes, séducteur, provoquant, fantaisiste... « La première fois que j'ai vu Nick et Alix ensemble, j'ai eu l'impression d'assister au triomphe des théories du XIX^e siècle sur la sélection naturelle (...). Leur présence physique, on pourrait presque dire leur gloire physique, était tellement suffocante que je me suis immédiatement sentie faible et pâle, pas décadente, mais sous-alimentée, privée des forces les plus puissantes de la vie, condamnée aux pièces sombres,

1. Anita Brookner, *Regardez-moi* (1986), La Découverte, « Points », p. 23.

aux repas frugaux et à une existence rampante, appropriée à ma condition de faiblesse, qui me permettrait de décliner doucement jusqu'à l'extinction.»¹

Elle ne sait pas lequel, de l'homme ou de la femme, lui plaît le plus, elle tombe amoureuse des deux. Le regard de ses nouveaux amis, leur attraction, déclenchent une révolution : découverte d'une nouvelle dimension d'elle-même, révélation de tout ce qui, jusqu'ici, s'était endormi dans les limbes... Elle laisse son esprit jaillir et son humour déjà féroce se fait tout à coup enjôleur et drôle, elle devient jolie et dévoile une élégance raffinée. Elle méconnaît l'emprise dont elle est la proie, même si son discours latent trahit l'ombre insidieuse d'une menace vague et enveloppante.

Elle abandonne l'écriture.

Une nouvelle rencontre amoureuse la sauvera-t-elle des dangers qu'elle encourt en se jetant éperdument dans le piège qui risque de la briser ? Comme elle, James est seul, comme elle, il a été meurtri par un premier amour, comme elle, il est tout dévoué à sa mère. C'est là, pourtant, que très précisément, le déroulement en apparence heureux de l'histoire prend un tour subtilement décisif : promenades main dans la main malgré le froid de l'hiver, tendres baisers... La relation amoureuse reste curieusement platonique. Frances ne s'en plaint pas, trouvant là un apaisement réparateur, un baume pour l'ancienne blessure toujours douloureuse dont elle garde jalousement le secret de l'humiliation inguérissable.

Le couple ami, et surtout Alix qui, au départ, avait favorisé l'idylle, s'inquiète de son caractère chaste et cette inquiétude attentive se transforme rapidement en dérision, moquerie puis en mépris ; les uns comme les autres servent en fait de prétexte à ce que le couple – mais surtout la femme, encore – éprouve comme une trahison : le nouage d'une relation en dehors d'eux, nouage qui menace l'emprise dont ils se nourrissent et qui leur permet de vivre et de maintenir leur propre lien.

La suite est catastrophique : lorsque Frances prend conscience de la situation, son amoureux est perdu, détourné d'elle, définitivement, et elle assiste, impuissante et effrayée aux débordements de ses désirs sensuels pour une autre. Elle se retrouve seule, inéluctablement, pour toujours. Elle se remet à écrire.

Si je reprends le synopsis du beau roman d'Anita Brookner, *Regardez-moi*, c'est, en première approche, parce qu'il me paraît soulever des questions essentielles, dans la limpidité de son déroulement, quant aux liaisons entre narcissisme et perversion, dans la mesure où le destin narcissique des identifi-

1. *Ibid.*, p. 43.

cations et du mode de traitement de la perte en constitue la trame. La seconde approche mettrait plutôt en évidence le caractère peut-être incongru de ce préambule par rapport à l'étude clinique qui va suivre mais il s'est imposé à moi, sans doute parce que le détour par la littérature m'a permis d'emprunter une voie plus métaphorique, plus rêveuse, et donc fictive en contraste avec le contexte transférentiel d'une cure particulièrement enlisée dans l'actualité.

Le contenu manifeste de l'intrigue romanesque – car il ne s'agit pas d'un conflit, mais seulement d'enjeux narcissiques majeurs – pourrait évoquer une relation d'emprise marquée par la cruauté et le sado-masochisme : l'héroïne occuperait alors une place de victime innocente, naïve, emprisonnée dans une recherche éperdue de reconnaissance et d'amour, incapable de déchiffrer une langue sexuelle, perverse (adulte ?) et finalement vaincue par elle, définitivement enfermée par les forces d'un destin tragique dont la forme appelle sans équivoque ce que Freud décrit à propos du masochisme moral¹.

On peut cependant suivre, parallèlement, une autre ligne de force, qui n'exclut pas la précédente : celle qui conduit au triomphe narcissique de l'héroïne. Le prix à payer pour accéder au registre de la sexualité qui lui convient le mieux, parce qu'il n'implique plus le désir de l'autre et se maintient dans une idéalité échappant aux aliénations charnelles et à l'empreinte de leur satisfaction, le prix à payer donc, serait celui de la solitude et de l'isolement : un incroyable retournement de la perte qui, initialement était passivement éprouvée, en abandon actif de l'objet d'amour en faveur de la création. Cette activité « sublimatoire » exigerait implacablement la frustration amoureuse tout en s'alimentant, dans ses bas-fonds fantasmatiques, de mouvements pulsionnels sauvages et cruels.

Qu'est-ce qui empêche Frances de s'engager dans un échange sexuel avec son partenaire alors qu'elle sait qu'elle est aimée de lui ? Pourquoi cette réserve, cette résistance, justifiées par de multiples arguments, aussi peu convaincants les uns que les autres ? Pourquoi ce refus, peut-être ce déni de son désir et du désir de l'autre ?

À certains égards, l'héroïne demeure à une place d'enfant qui condense la toute-puissance narcissique et la castration : « Pas maintenant, plus tard », un « plus tard » qui ne s'étaye pas vraiment sur la reconnaissance de l'impuissance infantile – tout en la magnifiant. Ce qui s'y cache sans doute et surgit plus tard, dans la qualification de la sexualité de l'infidèle, c'est le dégoût, le mépris et le rejet pour la chose sexuelle, clivée de l'amour, rabattue sur une représentation dégradante où la perte du contrôle domine, et la perte

1. Freud (1924), Le problème économique du masochisme, *OC*, t. XVII, Paris, PUF, 1992, p. 9-25.

du contrôle, on le sait, effondre l'idéal narcissique de maîtrise du moi et de l'objet, tous deux saisis dans une dialectique qui confond leur devenir.

L'ambivalence, en effet, reste impossible à admettre : si elle révèle la liaison de la haine par la libido dans des contextes où le conflit constitue le mode privilégié de traitement des mouvements pulsionnels et de leurs effets, elle se heurte à une fin de non-recevoir lorsque le narcissisme fait obstacle aux déploiements libidinaux : la haine contre l'objet domine et s'acharne dans la perversion sans qu'apparaisse son retournement – plus mélancolique – contre le moi. On peut penser à une croisée des chemins entre perversion et mélancolie, la première offrant une parade à la seconde, l'attaque destructrice de l'objet dominant dans l'une, l'attaque contre le moi, dans l'autre : mais si l'on insiste sur leurs fondements narcissiques communs, on en revient nécessairement au constat d'une atteinte concomitante du moi et de l'objet dans les deux affectations.

Le même mode de traitement de la perte peut y être découvert : lorsque Freud insiste sur l'objet « abandonné » de la mélancolie^{1, 2}, il souligne la transformation, le retournement de la perte subie en rejet actif, ce qui montre encore le renversement de la passivité en activité et assure le maintien de la relation avec l'objet grâce à la régression narcissique. Mais il insiste aussi sur le fait que l'objet abandonné reste flou et mal identifié, ce qui veut dire bien sûr, d'abord qu'il n'y a pas de claire différence entre moi et objet, en ce sens que les indices de leur distinction sont flous, peu repérables ou non perçus ou encore déniés ; mais cela veut dire sans doute aussi qu'il n'y a pas non plus de claire différence entre masculin et féminin, en ce sens que les indices de la différence des sexes sont également gommés ou non perçus, ou déniés : le même combat contre la différence arme, au nom du narcissisme, et la perversion et la mélancolie. L'hypothèse proposée par René Roussillon³ soutient que, dans la perversion, la « catastrophe » de la découverte du sexe féminin est précédée d'une « catastrophe » narcissique déclenchée par la perte du reflet de l'investissement par le visage de la mère, « perte du reflet lui-même ».

Cette perte « perceptive », pourrait déterminer la solution perverse lorsque le moi ne peut s'engager dans la nostalgie : celle-ci suppose un très fort investissement de l'objet⁴ alors que le mouvement mélancolique, lui, en implique un très faible et peu résistant, si bien qu'il se délite et sombre, du fait

1. Freud (1915), Deuil et mélancolie, *OC*, t. XIII, 1988, p. 259-278.

2. Freud (1923), Le moi et le ça, *OC*, t. XVI, Paris, PUF, 1991, p. 255-303.

3. Roussillon, René, Narcissisme et « logiques » de la perversion, in *Narcissisme et perversion*, Paris, Dunod, 2003, « Psychopathologie et psychanalyse ».

4. Freud (1926), Angoisse, douleur et deuil, in *Inhibition, symptôme et angoisse*, « Suppléments », *OC*, t. XVII, Paris, PUF, 1992, p. 271-287.

de son abandon. Une différence importante, en effet, entre le traitement « objectal » de la perte dans le deuil et son traitement « narcissique » dans la mélancolie apparaît dans le fait que l'objet est bien perdu dans le deuil alors qu'il est « abandonné » dans la mélancolie : abandonné, c'est-à-dire désinvesti, le relais étant pris par la régression et l'identification narcissiques.

En de telles situations, la perversion narcissique peut s'entendre dans un courant inverse à celui qui lui est classiquement assigné : à travers la tentation (ou la tentative) compulsive d'attaque et de négation de l'existence de l'autre, le moi cherche, certes, à colmater l'absence de l'objet perdu en la déniait mais dans le même mouvement, c'est le moi lui-même qui subit les atteintes délétères de ces attaques. Plus précisément, la perversion et la mélancolie suivent un parcours inverse dans la dialectique de la haine contre le moi et contre l'objet : dans la perversion, la haine vise manifestement l'objet et touche le moi ; dans la mélancolie, elle vise le moi et attaque l'objet.

* * *

Moins facile à pénétrer qu'une production littéraire, la clinique nous réserve des surprises étonnantes, inquiétantes par la complexité et l'obscurité qu'elle recèle, menaçantes par sa part mystérieuse et incompréhensible, rebelle à nos efforts d'analyse, insaisissable par les repères théoriques dont nous pensons parfois qu'ils pourraient l'apprivoiser.

À cet égard, les formes nouvelles des indications d'analyse se révèlent particulièrement redoutables car elles semblent engendrées par une productivité dont la folle puissance nous laisse souvent désemparés. C'est une situation de ce genre qui provoque le doute par la multiplicité des questions sans réponses qu'elle suscite, que je souhaite évoquer maintenant en m'attachant aux réseaux compliqués de pensées et d'affects masqués par la parade, en apparence inattaquable, d'une *actualité* sans cesse mise au-devant de la scène – et par actualité, j'entends à la fois la temporalité d'un présent absolu, sans passé et sans avenir, et le recours en actes comme mode de communication privilégiée – autant de procédures susceptibles d'alimenter les tentatives « perverses » de traitement de la perte lorsque celle-ci s'enlise dans un destin pulsionnel narcissique.

Fanny est une longue jeune femme diaphane, et sa maigreur transparente la fait ressembler à une figurine de verre, créant chez son interlocuteur la crainte diffuse et tenace de la voir se briser. Les teintes pastel de ses vêtements, la prédominance mauve de son maquillage, accentuent encore l'impression d'évanescence et je me prends très vite à redouter en effet qu'elle dis-

paraîsse, qu'elle s'écroule, ou qu'elle tombe, comme si elle m'obligeait à croire que rien (ni personne ?) ne pourrait la tenir.

À notre premier entretien, elle se livre avec facilité : elle parle beaucoup, laisse les mots filer pour dire une histoire sans doute déjà cent fois racontée. Elle était une enfant comblée, vive, intelligente, aimée de tous, sans difficultés, sans obstacles, sans ombres. Et puis à 11 ans, après une consultation enfin décidée par sa mère, le diagnostic tombe : un diabète insulino-dépendant, et ses effets radicaux, des privations alimentaires dont Fanny ne se remettra jamais.

Sa vie prend alors un cours totalement différent : en fait, elle entre dans un cauchemar, sans jamais pouvoir en sortir. Sa maladie l'exclut du monde, elle n'est plus pareille aux autres. Ce qui la réjouissait naguère la désole aujourd'hui. Ce qui l'attirait et l'excitait autrefois l'éloigne et lui répugne maintenant. Elle se retire, hors du monde, refuse les invitations, refuse l'amitié, tout devient douloureux et suspect... sauf son activité intellectuelle.

Et puis, trois ans plus tard, changement de décor : un nouveau diabétologue, tout en maintenant le diagnostic, change radicalement le régime. « Fanny peut manger de tout », dit-il, et Fanny prend cette prescription à la lettre : elle ne mange pas *de* tout, elle mange « tout ». Révoltée par ce qu'elle éprouve comme une injustice flagrante, indignée des privations dont elle a été victime et surtout de leurs effets sur l'ensemble de sa vie, elle se jette sur la nourriture, avec frénésie ; elle est insatiable, comme si les années de restriction l'obligeaient à mettre les bouchées doubles ou triples, comme si cette privation sélective de nourriture avait ouvert des brèches immenses à l'intérieur d'elle, entraînant une excitation sans fin, inapaisable, impossible à contenir, impossible à calmer.

Le cauchemar continue : Fanny devient obèse et cette fois, c'est son physique qui lui sert de prétexte pour s'isoler, dans la honte de son corps et l'évitement de la sexualité. Elle reste toujours aussi brillante, elle obtient son bac sans difficulté, est admise en classe préparatoire, puis dans une grande école, et sa réussite intellectuelle évidente semble ne lui coûter aucun effort. Deux ans plus tard, lasse de ses kilos en trop, elle s'est décidée à consulter et à faire un régime – tentative déjà maintes fois amorcée sans succès. Cette fois, curieusement, ça marche, et même au-delà de ses espérances : elle perd beaucoup de poids, mais à nouveau, ce qui pourrait être source de satisfaction et de plaisir – retrouver un corps jeune et svelte – se transforme en horreur : son régime la conduit à une anorexie sévère et voilà qu'elle est l'ombre d'elle-même, cette ombre squelettique et inquiétante dont elle pense qu'elle effraie les autres et les éloigne d'elle.

Les relations amoureuses obéissent au même scénario : dès qu'un garçon l'approche, elle s'empare de lui, et s'attache – littéralement – sur le mode d'un

agrippement aliénant qui fait fuir son partenaire. Elle s'effondre puis recommence avec un autre. J'entends, dans sa manière d'évoquer ces liaisons, une division étrange, comme si son corps et elle étaient séparés, qu'elle tentait vainement de se faire aimer en offrant l'un sans livrer l'autre, alors qu'en vérité, elle n'est qu'attente de reconnaissance ; son corps ressemble pour elle à l'enveloppe vide d'un soi qui aurait perdu sa fonction de représentant du vivant¹. Ou encore à une maison dont seuls les murs extérieurs seraient construits, sans cloisons intérieures, sans espaces différenciés, sans sol susceptible de recevoir le poids de représentations et d'affects qui pourraient l'occuper.

Fanny pleure sans cesse, son désespoir est immense, infini, sans doute parce qu'elle ne sait pas vraiment quel en est l'objet. Elle cherche des faits pour y accrocher son chagrin. Elle n'a pas de souvenirs, sauf ceux qui organisent l'histoire de sa maladie, seule histoire qu'elle peut se permettre de construire pour donner du sens à sa vie. Mais une histoire objectivante, une histoire médicale, qui lui tombe dessus sans qu'elle puisse vraiment se l'approprier.

Je voudrais maintenant, avant de poursuivre l'exposé du traitement de Fanny, revenir sur quelques éléments qui ont, d'emblée, retenu mon attention à partir de ces deux premiers entretiens.

Je dois d'abord évoquer mon étonnement devant son silence complet concernant sa famille, et plus particulièrement ses parents et son frère de trois ans plus jeune qu'elle. Quand je disais tout à l'heure que l'actualité occupait l'essentiel de la scène, je faisais aussi référence à cette *absence* (et pas seulement à ce qui pourrait simplement être un silence de la jeune femme). Seule la maladie diabétique est susceptible d'appeler tel ou tel personnage sur la scène, seul le corps malade peut mobiliser une représentation d'objet, mais celle-ci reste comme en annexe.

J'associe à cette absence flagrante, la sensation d'urgence que le discours de Fanny fait naître en moi : je ne veux pas parler de précipitation ou d'excitation face à un danger imminent, je veux dire là le sentiment d'acuité extrême de la menace, la sensation assez rare en fait au début d'un traitement et surtout d'un patient jeune, de ne pas avoir de temps ou d'espace pour que se déploie un processus. Avoir du temps, c'est le contraire de l'urgence et Fanny, dans les commencements de son analyse, m'a régulièrement contrainte à penser que nos rencontres resteraient ponctuelles, sans lendemain. L'extrême difficulté pour elle de venir régulièrement à ses séances, sa manière intrusive de laisser des messages pour se décommander, pour exiger un autre rendez-vous, pour ne pas s'y rendre,

1. J.-B. Pontalis, Naissance et reconnaissance du soi, in *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard, 1978.

pour en réclamer un autre, me donnaient à penser qu'elle me faisait vivre, à son insu, une forme de maltraitance dont elle avait pu se sentir la victime. Ce qu'elle me disait là, au-delà de l'arrogance ou de la grossièreté de ses comportements, c'était qu'elle ne pouvait véritablement penser qu'elle avait une place à elle, et qu'en montrant à grands cris qu'elle voulait celle des autres, elle ne faisait que renforcer cette croyance indestructible en elle : je me demandais alors quelle négligence l'avait conduite à cette absence de soins d'elle-même, à cette insécurité étonnante qui la faisait rejeter, avec une incroyable violence, l'attention que pourtant elle réclamait sans cesse. Je crois qu'il m'est rarement arrivé d'avoir autant de mal à mettre en place un cadre de travail analytique obéissant à un minimum de rigueur. Rien ne réussissait : en attaquant le cadre, Fanny me faisait voir à quel point elle n'en avait pas, à quel point il lui était impossible de l'admettre, comme il lui était impossible d'accepter aucune règle. Elle en voulait pour preuve le changement radical de régime pour soigner son diabète, auquel elle avait dû se soumettre : ce qui avait été érigé comme loi absolue – sous peine de mort – s'était soudainement volatilisé par une nouvelle prescription qui déclarait la précédente nulle et non avenue, rendant inepes tous les efforts, toutes les frustrations impliquées par l'obligation de la respecter.

Certes, mais au-delà de cette séquence de vie très spécifique et facilement objectivable, quels enjeux s'étaient immiscés ? Rien, dans le discours de Fanny, ne me permettait d'en avoir la moindre idée, à moins qu'elle se soit efforcée de me rendre sourde.

Je résistais vivement à sa recherche constante de complicité : il n'était pas question pour moi, de m'associer à son entreprise d'autodestruction ; elle s'entêtait à maintenir un rapport de force entre elle et moi, en continuant de manquer ses séances, et je n'avais pas le pouvoir de l'en dissuader ni de la contraindre : pour elle, l'absence était équivalente de la présence tant son déni était puissant et elle pensait que je pouvais indéfiniment l'attendre. Je dis un jour qu'être là ou n'être pas là (je pensais être vivant ou mort), ce n'était vraiment pas la même chose. J'étais lasse et découragée, j'avais le sentiment que mes tentatives de liaison relevaient d'une imposture, d'un pseudo-travail, à côté d'une réalité psychique qui sans cesse se dérobaient. J'étais presque convaincue du bien-fondé de la forme de négativisme que Fanny opposait au traitement. N'était-ce pas sa manière de détourner, de me détourner de ma place en me faisant éprouver que j'étais incapable de l'occuper ? La suite me surprit : à ma fermeté, elle réagit d'abord en sanglotant, puis en se révoltant, en criant et enfin en m'injuriant : elle trouvait inadmissible que je puisse ainsi la rappeler à l'ordre (en écrivant, un lapsus advient : j'ai d'abord écrit « en la rappelant à l'autre »). Par la suite, elle vint régulièrement, avec une ponctualité rare, un quart d'heure avant chacune de ses séances.

Ce ne fut pas une victoire : si les séances continuaient d'être animées par ses plaintes et ses revendications quotidiennes, si de temps en temps il devenait possible d'établir une liaison minimale entre deux séquences de vie, entre un événement et un affect, peu de mouvements internes émergeaient en dépit d'un discours prolix, parfois même logorrhéique. Au fond, c'était comme si les mots ne pouvaient pas vraiment parler, comme s'ils ne pouvaient pas dire. Une autre forme de message – incompréhensible cependant – restait prépondérante dans son opacité : la voix du corps. Six mois après le début de sa prise en charge, Fanny se mit à grossir, de plus en plus, à une rapidité époustouflante. Elle s'arrondit, devint forte et en quelques mois elle devint obèse. Sa transformation – monstrueuse – était hallucinante. Elle changea avec une telle brutalité que j'eus du mal à la reconnaître au début car, en même temps que son corps, ce fut bien sûr son allure et ses postures qui se modifiaient, mais aussi les expressions de son visage, ses intonations et son langage : Fanny se transforma en une énorme femme parfois si grossière qu'il m'était impossible de me la représenter telle que je l'avais précédemment connue.

J'avais le sentiment d'être curieusement soumise à l'expérience d'avoir engendré un monstre et j'assistais, impuissante, à son développement imparable. Car, comment ne pas penser que cette prise de poids phénoménale était sinon activement déterminée, du moins partiellement liée à l'analyse ? Je me sentais emprisonnée dans une figure de mère indigne, incapable d'empêcher les conduites compulsives de son enfant, si défailante à la satisfaire que seule l'avidité dévorante et indifférenciée de nourritures toxiques donnait l'illusion d'un apaisement possible. J'étais surtout préoccupée, c'est peu de le dire, par la menace létale que ces conduites à risques provoquaient et entretenaient. À chaque séance, je trouvais Fanny plus grosse, à chaque séance elle triomphait davantage en s'installant, narquoise, en face de moi : son humeur en effet avait changé, elle aussi. Elle riait beaucoup, ou plus précisément, pour reprendre ses mots, elle rigolait. Elle s'engagea dans une nouvelle relation amoureuse, cette fois durable, avec un garçon obèse. Elle semblait très gaie, pleine de projets. Le seul problème, disait-elle en se moquant d'elle-même, « c'est que je suis si grosse », et elle riait encore.

Sa dépendance compulsive lui faisait ingurgiter des quantités astronomiques de nourriture, sans faim, avec évidemment la menace que cette suralimentation faisait peser sur son diabète. Plusieurs comas nécessitèrent une courte hospitalisation. Chaque fois, Fanny revenait victorieuse, triomphante, pour me raconter ses malaises avec un sourire provocant et une petite leur complice dans son regard, sans jamais évoquer le danger de mort qui l'avait frôlé.

Je pris conscience du fait qu'elle avait surtout réussi à me rendre dépendante de ses comportements, que j'étais restée, pendant des mois, rivée à la per-

ception de son corps, non seulement en surveillant son poids mais aussi tous les signes de la maladie, son teint, l'état de sa peau et de ses cheveux, son essoufflement. J'étais gagnée par un état de dépendance que je devais complètement endosser, alors qu'elle semblait vivre dans une totale liberté pulsionnelle.

Je renonçai à ma vigilance. Je renonçai à trouver des connexions entre ce qu'elle disait et ce qu'elle montrait. Je dus abdiquer, intérieurement : je ne pouvais rien pour modifier ses comportements. Mes repères étaient perdus : rien ne se disait du passé, de l'enfance, pas de souvenirs, pas d'images. J'étais incapable de construire la moindre représentation de la mère ou du père, incapable de trouver la moindre trace, notamment d'une problématique œdipienne. Fanny parlait peu de son père, de temps en temps de sa mère, ne faisait aucune référence au couple qu'ils formaient : des personnages plutôt gentils, pas du tout toxiques, conciliants et patients, par la force des choses.

Le masochisme de Fanny me semblait ancré dans son fonctionnement psychique avec une force incoercible, un masochisme radical dont l'essence libidinale paraissait très ténue, sauf peut-être à constituer la seule manière de pouvoir rester en vie, en se jouant constamment de la mort. Mais ces enjeux pulsionnels n'étaient pas vraiment canalisés par l'érotisation et la relation à l'objet. Ils étaient massivement engagés dans un processus primaire nourri de mouvements violents et surtout cruels. Je crois, en effet, que c'est du côté de la cruauté qu'il faut chercher cette forme spécifique de l'emprise : une cruauté infantile à l'état brut qui, à défaut de s'exercer sur l'autre – ouvertement –, l'attaque par le biais de l'autodestruction tout en lui assignant une place de spectateur passif, impuissant parce que ligoté de toutes parts.

La liaison entre la perversion et le masochisme apparaît implacablement nouée par l'addiction à des conduites autodestructrices rendues toxiques par le plaisir mortifère qu'elles apportent : un plaisir farouche, sauvage, pris dans un commerce dangereux avec la mort, une sorte de jouissance extrême dans l'affirmation simultanée d'une toute-puissance absolue et d'une faiblesse tout aussi absolue. Fanny cherche sans cesse à se montrer inaccessible aux actions des autres sur elle : elle est imperméable aux gestes, aux mots, aux intentions de l'autre sauf lorsqu'elle en anticipe le scénario. Car elle passe beaucoup de temps à imaginer ce qui va se passer dans telle ou telle situation en inventant le pire : le résultat la laisse toujours gagnante, croit-elle, car aucune scène de la vie n'atteint l'horreur qu'elle prévoit. Elle ignore superbement que le rapport de force qu'elle crée et entretient par ses conduites à risques relève de sa relation avec elle-même et avec ses objets et se croit parfaitement maîtresse de son destin. Elle ne peut véritablement reconnaître la souffrance qui la colonise et la persécute : elle *est* cette souffrance, ce mal-être infini, indéterminé, en quête constante de motif – et d'objet. Elle ne souffre pas pour l'autre, elle ne

souffre pas davantage pour elle-même, elle se situe au-delà du masochisme moral et du narcissisme qui le nourrit.

Comment comprendre la capacité de certains patients à bouleverser, voire à anéantir les repères théoriques et les tentatives de constructions métapsychologiques dans lesquels nous nous engageons pour tenter d'apprivoiser des mouvements psychiques dont la gravité mortifère est particulièrement préoccupante ? Cette tendance ne relève-t-elle pas d'une actualisation transférentielle qui s'affirme dans un « hors champ » qui atteint à la fois la théorie et la méthode dans leurs fondements mêmes ? Par exemple, je n'ai pas retrouvé, pour l'instant, chez Fanny, le moindre indice d'une scénarisation œdipienne, le moindre signe d'un fantasme de séduction, même dans la version mélancolique que j'ai pu développer¹. Chez Fanny, il n'y a pas de *signe* susceptible d'amorcer le fil le plus fin d'une trace de fantasme. L'abrasion des repères qui donnent sens, pour l'analyste, est équivalente, me semble-t-il, d'une effraction des règles admises, des lois qui régissent nos conceptions de l'appareil psychique. De manière concomitante, là plus qu'ailleurs, nous sommes sans cesse délogés non seulement de nos fonctions mais de notre être analyste en ce que la différence entre le sujet et l'autre est constamment attaquée, parce que la blessure que cette différence inflige et la détresse que sa reconnaissance cause, est totalement insupportable : toute marque de distinction entre le patient et l'analyste revêt ce caractère intolérable.

Je m'interroge par ailleurs sur la qualité des affects : ils ne manquent point, en termes de comportement chez Fanny. Les rires et les larmes sont là, manifestement, affleurant sans cesse, débordant parfois, dans l'expression d'une immense détresse ou d'une dérision franche, lorsqu'elle sanglote désespérément ou qu'elle rit aux éclats. En ce sens, Fanny est très vivante, très présente pour moi, bien au-delà de la place corporelle qu'elle mobilise dans la perception qu'elle impose d'elle-même. Le problème est que ces affects ne sont en aucune manière vraiment connectés, non seulement avec des représentations – nous ne pouvons tant en attendre – mais même avec l'*expérience* qui pourrait leur conférer un statut d'éprouvé. Certes, elle pleure parce qu'elle est seule ou qu'elle a peur d'être abandonnée, elle rit parce qu'elle a réussi ou qu'elle se moque, mais, ces émotions sont totalement embolisées par l'actualité de ce qu'elle dit, dans une mise à plat inouïe qui ignore ou néglige toute profondeur, toute épaisseur.

Enfin, quels sont les liens susceptibles de se tisser entre perversion et dépendance ? Celle-ci relève non pas tant d'une addiction alimentaire, voire d'un comportement compulsif, qui sont là, c'est une évidence, et là pour nous

1. C. Chabert, *Féminin mélancolique*, Paris, PUF, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2003.

dire qu'il s'agit justement d'une addiction. La perversité de cette dépendance, à mon avis, relève d'une addiction à la souffrance, à l'état de mal. À l'acuité d'un tourment sans cesse entretenu, et qui constitue peut-être l'un des seuls modes de réassurance quant au sentiment de continuité d'exister, une forme de « partout où ça fait mal, j'existe » qui serait porté à son paroxysme. En dehors de cet *état de douleur*, condition pour être, en quelque sorte, la menace de perte de la subjectivité est absolue, dans la mesure où l'attraction vers la mort, le désanimé, demeure majeure. La douleur donc est indispensable pour que s'ancre la condition ou la croyance d'être en vie. Peut-être s'agit-il là d'une résurgence indispensable de modalités primaires de relation à la mère, à condition d'être pensée autrement qu'en termes fusionnels. Il me semble que cet état de douleur caractérise justement la séparation, la perte de l'illusion inaugurale, l'instant où le sujet, en édifiant son moi, est dépossédé de son agrippement à l'objet, où il doit s'en défaire et déplacer ses investissements ailleurs. Ce mouvement de séparation, essentiel pour le devenir, reste fixé dans son instantanéité chez Fanny. Pas à n'importe quel moment : chez elle, il y a eu concordance entre l'apparition du diabète et l'apparition de ses règles.

En ce sens, nous pouvons penser que c'est justement *le sexuel* qui est l'agent provocateur de la séparation, qui vient marquer le temps, dans le mouvement même qui porte la perte d'objet, et l'endeuillement du sujet. La dépendance à une position masochiste « perverse » (je la nomme ainsi peut-être un peu vite) établit la pérennité de l'instant même de la séparation, du présent absolu qu'elle instaure : désormais, il n'y a pas d'après, même si cette absence de futur contraint, paradoxalement, à éteindre les feux du passé. C'est à ce prix, ou grâce à lui que la reconnaissance de la mort est barrée. L'agrippement presque perceptif aux sensations du présent qui nie l'existence du passé et efface le futur permet en effet de ne jamais penser la mort. Elle s'incarne, dans une certaine mesure, dans le défi compulsif qui consiste à la braver tout en la déniait. Pour Fanny, au moins dans ce qu'elle dit, la mort n'existe pas. C'est là probablement l'illusion trompeuse dans laquelle se fourvoient toutes les addictions : en refuser l'inscription dans le futur. Fanny et celles ou ceux qui lui ressemblent croient sans doute éterniser le passé, l'enfance et ses plaisirs, empêcher la contradiction conflictuelle, abraser l'ambivalence, bref, dénier la différence. Car c'est bien ce projet aliénant qui soutient ces stratégies délétères : au-delà de la différence, imposée par la sexualité, ou avec elle, c'est la différence de temps qui est déniée, sans doute parce que la temporalité est synonyme de perte et d'absence.

Cependant, la dérive de la dépendance est loin de permettre cette réalisation de désir : seule demeure la compulsion, vidée de sens, pour un état de dérégulation et de douleur qui pérennise l'instant de la séparation, de la cou-

pure, comme une blessure ouverte dont la béance appellerait sans cesse, non pas une cicatrisation mais au contraire, l'entretien infini, et pervers, de l'infection qui l'empêche de se fermer.

Ce que j'essaie de dire là, maladroitement, revient essentiellement à l'idée selon laquelle la dépendance s'arrime à la douleur – morale et physique – parce que cette douleur, en dépit du déni qui porte sur elle, est la seule trace acceptable du lien aux objets originaires. La haine contre l'objet se confond avec la haine contre le moi, parce que l'objet, par essence, s'est révélé décevant, traître, et que cette révélation reste inadmissible. C'est cette intolérable déception qui entraîne le rejet radical, ou la destruction, *de* l'objet et *par* l'objet.

Catherine Chabert
76, rue Charlot
75003 Paris